

Ramon Miralpeix

De quelle patrie sommes-nous exilés ?

Le dire des exils est un dire qui peut passer par certains dires que l'on écoute, un dire qui se dit et se lit, un dire qui est montré et ressenti, un dire qui marque. Les dires sont particuliers, ainsi que le terme « les exils », au pluriel, l'atteste. Pour certains, « l'expulsion » de sa patrie constituera le noyau traumatique – peut-être plus que le noyau, une enveloppe symptomatique, traversée en partie par les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire – de son identité/identification. Ainsi, peut-être que l'exil les définit, à l'instar des Rohingyas expulsés de Birmanie. Pour d'autres, l'émigration volontaire mais forcée – n'est-elle pas une forme d'exil ? – à la recherche d'un Eldorado représenterait la rencontre avec une nouvelle patrie (comme c'est le cas de toutes les patries américaines) – même si, parfois, plus d'une génération est nécessaire.

Nous pouvons définir la patrie comme le cadre dans lequel les liens du sujet sont nés et se sont développés avec l'Autre ; ici, le territoire n'indique que l'espace nécessaire pour ce cadre, car, comme le disent certains poètes et écrivains, la langue est la patrie. C'est dans le même champ de la langue, champ dans lequel se joue la constitution du sujet et du parlêtre à différents niveaux, que l'on retrouve les traces de certains premiers exils : de *lalangue* à la langue maternelle, et de la langue maternelle à celle réglée par l'Autre social (en particulier pour l'apprentissage de l'écriture et de la grammaire). Peut-être que d'autres langues viendront plus tard à la place de celle-ci.

Alors, tous exilés. Cependant, le fait de l'exil, de l'expérience d'être arraché du champ dans lequel on est comme les autres – dans lequel on est inclus dans un « nous » – et d'être réduit à un trait par lequel il faut être exclu de ce « nous » pour faire partie « du reste », situe ce « on » à la place de l'objet de déchet, de *kakon*.

Le trait peut être n'importe quoi, une couleur, une foi, une « orientation sexuelle »... Ensuite, ce trait est entouré de tout ce qui perturbe la constitution d'un Un social compact et il catalyse sur soi toutes les causes

du mal qu'il faut extraire pour donner de la compacité à cet Un. Il s'agit d'une extraction « nécessaire » pour fermer un ensemble.


Cette opération ne s'arrête pas... et la preuve en est que ce sont souvent ceux qui ont été des immigrés et qui réalisent une certaine insertion sociale dans une nouvelle patrie qui luttent ensuite avec acharnement contre les nouvelles demandes d'entrée. On trouve chez chacun, non seulement l'exilé, mais aussi celui qui exile, « exiliador ». Au niveau politique et social, il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'au mur que Trump veut ériger pour empêcher l'entrée d'un plus grand nombre d'immigrants, l'Europe se « protège » aussi, se ferme et fait de la *Mare Nostrum* une *Mare Mortum*. Et chacun cherche ses raisons pour rejeter un autre non subjectivé, identifié au trait qui est signe de ce qui peut nous détruire.

Revenons à l'exilé : son dire peut voiler ou dévoiler le sens pathétique des exils de structure, et le choix de l'une ou l'autre de ces possibilités va moduler une analyse, le cas échéant.

Pour finir, le poète a déclaré : « Qui perd les origines, perd l'identité ¹. » Peut-être que l'origine n'est pas ce qui a été perdu mais la perte. Si tel est le cas, le lieu-trou qui crée cette perte peut éventuellement accueillir la rencontre et ainsi obtenir une autre identité.

Traduit de l'espagnol par Camilo Gomez

Mots-clés : exil/structure, exil/contingence, Un social, reste.

1.  « Qui perd els orígens perd identitat », extrait du poème « Jo vinc d'un silenci » du poète catalan Raimon.